Le Manoir

Rémy Chaumont

Le Manoir

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08615-6

La rencontre

La petite voiture d'Antoine avance lentement sur une route forestière bordée de chaque côté par un profond fossé, à dix mètres desquels commence la forêt. C'est le GPS qui l'a mené jusque-là. Il se rend à un rendez-vous, fixé à seize heures ; il est en avance et consulte sa montre-bracelet : quinze heures trente, l'écran lui révèle qu'il se trouve à dix minutes de la destination qu'il a programmée. Il aimerait bien garer sa voiture, mais entre le ruban d'asphalte rugueux et le fossé il y a très peu d'espace et la voie est étroite. Heureusement, depuis qu'il la parcourt, aucun véhicule n'est venu dans l'autre sens. Un autre besoin le pousse à faire une halte : le stress occasionné par la perspective de la rencontre a rempli sa vessie. Il ne connaît pas celle qui l'attend, croisée sur un réseau dit social. Après quelques échanges standards elle lui a fixé un rendez-vous, il n'avait rien demandé, mais il a accepté, car la perspective de vivre une aventure originale ne lui déplaisait pas. Mais à présent, il a la bouche et les lèvres sèches, et sa vessie se remplit anormalement vite. « Je n'aurais pas dû boire de bière avant de prendre la route » se dit-il en guise de reproche. Le ruban asphalté troue

la forêt en une ligne droite et monotone et il n'entrevoit aucune possibilité de se garer. Le GPS le prévient qu'il aura à tourner à droite à six kilomètres. Il lui en restera alors deux à parcourir. Ses yeux se fatiguent de tant d'uniformité, que rien ne vient contrarier. Si… justement, à cent mètres devant lui apparaissent deux brèches dans les frondaisons, de part et d'autre de la route. Un chemin de terre la traverse perpendiculairement et l'auto ralentit. Antoine l'engage dans celui de droite et l'immobilise sur une bande herbeuse. Il se précipite hors de l'habitacle et se plante devant un arbre, il n'a que l'embarras du choix, et le premier à sa portée est un magnifique hêtre au tronc lisse. En se soulageant, il sifflote l'air de la chanson des blés d'or. Un oiseau lui répond en reprenant quelques notes de la mélodie. Antoine, étonné, se remet à siffler et se tait après deux ou trois mesures que l'oiseau répète après lui. Comme souvent dans la forêt, on entend les piafs, mais on ne les voit pas. La vidange de la vessie prend du temps, Antoine ne siffle plus, l'oiseau s'est tu et son chant est remplacé par le ronronnement d'un moteur d'automobile. Au loin dans la forêt, sur le chemin de terre, il distingue un point noir qui grossit. Antoine accélère la miction pour se retrouver dans une position décente quand l'auto sera à son niveau. Il a juste le temps de remonter le zip de sa braguette et de réajuster ses vêtements qu'une 403 Peugeot noire, identique à celles qui équipaient la police parisienne à la fin des années cinquante, s'arrête au milieu du chemin. Un homme âgé, petit et malingre, en tenue de

chasseur, veste kaki, pantalon itou, en sort. Il se poste devant Antoine, les jambes écartées et les mains sur les hanches, le toise en levant la tête, car son interlocuteur est beaucoup plus grand que lui, et lance :

– Monsieur, que faites-vous par ici ? Je ne vous connais pas.

Étonné par la question, Antoine balbutie :

– Ben… euh… je me promène.

– Vous vous promenez ? Tiens, tiens, mais personne ne vient jamais se promener par ici. ICI, c'est chez moi ! Vous êtes sur mon domaine.

Antoine est agacé, mais ne sachant pas à qui il a affaire, il joue les andouilles :

– Veuillez m'excuser… je ne savais pas… comment aurais-je pu savoir, et la route est publique, je crois… je n'ai vu aucun panneau qui en interdisait l'accès.

– La route peut-être, mais là, il pointe un doigt vers le sol, là, vous n'êtes pas sur la route, vous êtes chez moi.

– Je ne suis pas d'ici, comment aurais-je pu deviner, répète-t-il.

– C'est bien là le problème, vous n'êtes pas d'ici, pourquoi n'êtes-vous pas resté chez vous ?

– Enfin Monsieur ! s'offusque Antoine, mais au fait, à qui ai-je l'honneur ?

– Je suis le propriétaire de ces bois, vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

– Nous sommes en démocratie et je suis libre de circuler comme je l'entends, sans avoir à vous en mander l'autorisation.

– Malheureusement… nous sommes en démocratie ; vous ne voulez vraiment pas me révéler les raisons cachées de votre « promenade » ? réitère-t-il sur un ton doucereux.

– Je n'ai pas d'autre but que de prendre l'air.

– Et d'où venez-vous ?

– Ça ne vous regarde pas !

– Dans ce cas, veuillez quitter mon domaine.

Antoine regarde sa montre et lance :

– Bien, il est temps que je m'en aille, on m'attend.

Le petit homme n'a rien à ajouter, il se remet au volant de la 403, en démarre le moteur, traverse la route asphaltée et poursuit la sienne dans l'autre partie de la forêt. Quant à Antoine, il s'installe dans sa petite voiture, lui fait faire un demi-tour et l'engage sur l'interminable ruban. Il est un peu en retard, le GPS le lui rappelle : il prévoit d'arriver au lieu de rendez-vous à seize heures et trois minutes. « Ce petit vieux irascible m'a retardé », murmure-t-il. « À deux cents mètres, tournez à droite », déclame le petit appareil accroché au pare-brise par une ventouse. Il ralentit la voiture et enclenche le clignotant. Une voûte en pierres enjambe le fossé, à droite. La voie qu'elle supporte est étroite et bordée de murets. Il doit manœuvrer pour engager son véhicule. Son cœur s'est accéléré, l'écran indique qu'il ne lui reste

que deux kilomètres à parcourir. Dans le dernier message de Circé il était question d'une grange isolée, au centre d'une clairière, où elle l'attendrait. Effectivement, après avoir roulé pendant deux minutes, il quitte la forêt et est soudainement aveuglé par l'astre du jour qui décline ; d'un geste brusque il rabat le pare-soleil et se redresse pour placer ses yeux dans l'ombre de ce dernier. La grange, qui n'est plus qu'à quelques centaines de mètres, apparaît alors, comme posée au bord du chemin. Une antique 203 Peugeot grise est garée devant. Antoine immobilise sa voiture juste derrière. Le cœur battant, les lèvres sèches, il pousse la portière et sort. Le portail du hangar, aux vantaux de bois vermoulu, est grand ouvert, l'intérieur du bâtiment est noyé dans la pénombre. Antoine hésite à se manifester, il a quelques minutes de retard. Il s'approche de la vieille Peugeot : « serait-ce la voiture de Circé ? » se demande-t-il en se penchant pour en examiner l'intérieur.

– Vous vous intéressez aux automobiles anciennes ?

Il se redresse et aperçoit une grande femme mince qui sort de la grange. Elle ressemble vaguement au modèle de la photo postée sur le réseau social, il l'observe en même temps qu'elle s'approche. Elle porte un ensemble noir, composé d'un pantalon ample et d'une tunique. « Elle paraissait plus jeune sur la photo », constate-t-il. Elle lui tend la main :

– Bonjour, que faites-vous là ?

« Elle ne va pas s'y mettre elle aussi ! » se dit Antoine.

– J'ai rendez-vous avec Circé.

– Alors, vous êtes Ulysse ? Que ne me le disiez-vous !

– Et vous Circé ?

– Circé, pour le réseau, bien sûr !

Il est bouche bée, il ne sait que lui proposer et se sent désemparé au milieu de cette immense prairie. Le visage de son interlocutrice est ovale, sans expression, presque fermé.

– Vous ne dîtes rien, reprend la femme, pourquoi êtes-vous venu ?

– C'est vous qui avez pris l'initiative de ce rendez-vous.

Elle l'examine en prenant son temps :

– Vous paraissez plus jeune que les soixante ans que vous annoncez.

– Vous ne m'avez pas dévoilé votre âge.

– Si vous cherchez une vieille héritière sur le point de clamser, c'est râpé. Je vous semble plus vieille que vous ne l'imaginiez. Vous regrettez d'être venu, n'est-ce pas ?

– Je ne regrette pas encore d'être venu.

– Vous n'avez pas soixante ans ? Révélez-moi votre âge.

– Je vous assure, j'ai soixante ans depuis trois mois, je peux vous montrer ma carte d'identité.

– C'est inutile, je vous crois sur parole. Quand je suis sortie de la grange et que je vous ai aperçu de dos, j'ai pensé que vous étiez un jeunot, à la recherche d'une cougar.

Antoine s'esclaffe, il trouve le terme de « cougar » vraiment ridicule.

– Et vous, pourquoi m'avoir donné rendez-vous ?

Pendant qu'il prononce ces mots, une 403 noire sort de la forêt, les dépasse et poursuit sa route sur la partie du chemin inconnu d'Antoine. Au passage il a reconnu, accroché au volant, le petit vieux qui l'avait interpellé désagréablement.

– C'est mon père qui rentre de sa tournée, lance Circé.

– Votre père ? Il se retient de dire : « ce petit homme ! » De quelle tournée s'agit-il ?

– Il parcourt ce qu'il croit être son domaine, pour débusquer les braconniers et les intrus.

– J'ai eu affaire à lui il y a un quart d'heure, je m'étais arrêté au départ d'un chemin forestier.

– Et que lui avez-vous dit ?

– Que j'étais un promeneur.

– Vous ne lui avez pas parlé de notre rendez-vous ?

– Non.

– Alors, il vous a pris pour un braconnier. La chasse dans ces forêts est privée, elle appartient à un grand avocat parisien.

– Pourquoi les chasses privées appartiennent-elles toujours à de grands avocats parisiens ?

– Je ne sais pas, c'est le cas pour ces forêts.

– Et votre père fait office de garde-chasse au service de cet avocat ?

– En quelque sorte, mais il préfère penser qu'il est l'intendant du domaine, acheté à vil prix, après la guerre, par le grand-père de notre avocat.

– À qui l'a-t-il donc acheté, si ce n'est pas indiscret ?

– Ce n'est pas indiscret, dans la région tout le monde le sait : à mon grand-père paternel, qui ne s'est pas très bien comporté durant la Seconde Guerre mondiale.

– Il a collaboré avec les Allemands ?

– Il a hébergé des officiers de la Wehrmacht dans son manoir. Je n'en sais pas plus. Il n'appartient plus à ma famille, elle continue néanmoins à en disposer en échange de son entretien et de la surveillance du territoire de chasse.

– Vous-même, l'habitez-vous ?

– Bien sûr, où pourrais-je me loger ? Ma vie est ici. Mon père me tolère et a mis deux pièces à ma disposition… Justement, si vous voulez bien me suivre avec votre petite voiture, je vous ferai visiter mon petit appartement.

– Euh… balbutie Antoine.

– Vous hésitez ! Le véritable Ulysse s'était courageusement rendu dans l'antre de Circé.

Piqué au vif dans son amour-propre et mû par son esprit curieux, Antoine accepte de la suivre. Sans attendre, Circé s'assoit au volant de la 203, Ulysse l'imite. Au démarrage, le vieux moteur ronfle et il sort du pot d'échappement une épaisse fumée noire qui enveloppe la petite citadine. Quand la vieille Peugeot s'ébroue, Antoine la suit en continuant le chemin qui l'a mené jusqu'à la grange. Le parcours devint rapidement chaotique, creusé par endroits de profondes ornières et de trous qu'il faut contourner. La voiture de tête avance lentement car ses amortisseurs n'assurent plus leur fonction et le pont arrière oscille jusqu'à faire décoller du sol, tantôt une roue, tantôt l'autre. Après dix minutes, ils parviennent au pied d'une colline boisée qu'ils gravissent. Antoine, qui roule vitre baissée, entend le moteur de la 203 peiner, forçant Circé à rétrograder. « Où m'emmène-t-elle », se dit-il. Il n'aura pas longtemps à attendre, au sommet de l'élévation, la route sort du bois et descend dans un vallon verdoyant qui s'exhibe mollement. Sur le versant opposé, il découvre un ensemble de bâtiments, comme un corps de ferme que surplombe un manoir. L'auto que conduit Circé s'engage dans un chemin raviné, très peu carrossable et qui descend dans le fond du vallon. Antoine la suit. La ferme et le manoir y sont reliés par une voie herbeuse qui court, à peine visible, à travers les prés. La 203 ralentit jusqu'à s'arrêter avant de prendre la